

conçue par le musée d'Art moderne de Paris, en collaboration avec le Cabinet des dessins des Collections nationales de Dresde, est encore à découvrir. Une belle occasion de retrouver l'artiste affilié au mouvement Fluxus, non pas abordé ici par ses performances filmées, ses sculptures de feutre et de cuivre ou ses installations, mais par un art, le dessin, qu'il a pratiqué de manière intime et continue. Issues de la collection de la famille Beuys, plus d'une centaine d'œuvres graphiques nous sont présentées : des esquisses, des projets, des compositions qui font la part belle au végétal et à l'animal. Un délicat moment.

Elmar Trenkwalder

Jusqu'au 26 fév., 11h-19h (sf lun., dim.), galerie Bernard Jordan, 12, rue Guénégaud, 6^e, 01 43 54 39 12. Entrée libre.

■ Bernard Jordan enjambe la Seine. Alors qu'il se contentait depuis des années d'un espace assez réduit dans le Marais, il vient d'ouvrir une seconde galerie, plus chic, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, après avoir racheté et embelli l'une des deux salles des marchands Gimpel & Müller. Parmi ses artistes maison, le galeriste compte la peintre franco-américaine à succès Nina Childress, le photographe français Éric Poitevin ou le dessinateur néerlandais Ronald Cornelissen. Pour son ouverture, il installe les sculptures, architectures et ornements de grès émaillé de l'Autrichien Elmar Trenkwalder. Têtes échevelées et éléments décoratifs se répandent en frises baroques formant de fascinantes et imposantes sculptures.

Oda Jaune - Wonderlust

Jusqu'au 5 mars, 10h-19h (sf lun., dim.), galerie Daniel Templon, 28, rue du Grenier-Saint-Lazare, 3^e, 01 85 76 55 55. Entrée libre.

■ La galerie Templon est répartie en fanfare. Pour preuve, la nouvelle exposition d'Oda Jaune, qui s'articule autour d'une toile de dix mètres de long et qui impose une scène bien étrange : un tronc d'arbre accompagné d'enfants, de spectres et autres apparitions. Comment qualifier la peinture de l'artiste bulgare, née en 1979 à Sofia et vivant à Paris, proche du peintre allemand

Jörg Immendorff (1945-2007) ? De fantastique ? De baroque ? Ou de surréaliste ? Tous ces termes conviennent, pour cette exposition nourrie de nombreuses peintures et de magnifiques dessins qui privilégient les métamorphoses, le fétichisme et les allusions au corps, les excroissances surprenantes... Tout un monde, que l'on ne voit nulle part ailleurs.

Richard Serra - Backstop

Jusqu'au 12 mars, 10h30-18h (sf lun., sam., dim.), 14h-18h30 (sam.), galerie Lelong & Co, 13, rue de Téhéran, 8^e, 01 45 63 13 19. Entrée libre.

■ Richard Serra, né en 1938 à San Francisco, est un géant de la sculpture. On connaît son goût pour les formes épurées, aux dimensions monumentales, façonnées dans un acier de couleur fauve, et qui viennent emplir tout l'espace. Toujours actif à 83 ans, l'artiste exécute, depuis fort longtemps, un travail de dessin et de gravure qui révèle l'intensité de noirs profonds ou l'éclat blanc du papier en réserve. La galerie Lelong expose dans son salon deux nouvelles compositions titrées « Backstop », accompagnées d'un choix de gravures de grand format où se lisent, partout, la rigueur et le rythme graphique.

Sur le motif. Peindre en plein air (1780-1870)

Jusqu'au 3 avr., 12h-18h (sf lun.), Fondation Custodia, 121, rue de Lille, 7^e, 01 47 05 75 19. (7-10 €).

■ La peinture prend l'air à la Fondation Custodia. L'institution présente en effet sa grande exposition d'hiver, consacrée cette année à l'art de l'esquisse à l'huile, pratique qui prit son essor à partir de la fin du XVIII^e siècle. Plus de cent cinquante études appartenant à la Fondation Custodia, à la National Gallery of Art de Washington, au Fitzwilliam Museum de Cambridge et à une collection particulière témoignent de cette passion du paysage, de la relation à la nature. Arbres, cascades, ciels d'orage et voyages en Italie sont ainsi représentés dans des œuvres signées Pierre-Henri de Valenciennes, Achille-Etna Michallon, Camille Corot, Rosa Bonheur, John Constable ou Edgar Degas. Un délicat voyage.



Elmar Trenkwalder

Jusqu'au 26 fév., à la galerie Jordan.

Photo

Didier Ben Loulou - Ce désert d'un premier matin du monde

Jusqu'au 17 fév., 14h-19h (mer., jeu., mar.), La Non-Maison, 5, villa de Guelma, 18^e, 06 61 67 32 86. Entrée libre, sur réservation.

■ Didier Ben Loulou expose dans l'un des ateliers de Georges Braque, un lieu magique et suffisamment sobre pour accueillir sur ses murs des photographies. Il s'agit de paysages montrant les monts de Moab, situés entre la mer Morte et le désert. Nature sèche aux couleurs mordorées et aux reflets violets, palmier ici, dattier là, cheval blanc solitaire, berger sur une colline et nuages bas sont autant de belles images sans bruit, simplement nostalgiques. Ces photos ont été prises de loin pour mieux embrasser le pays du regard, mais, finalement, pour mieux le mettre à distance aussi. Ben Loulou, aujourd'hui en quête d'harmonie et de paix, refuse de porter cette fois un regard critique comme il l'avait fait en 1993 pour sa série « Jérusalem », sans doute l'une des plus puissantes visions photographiques sur Israël.

Éric Minh Cuong Castaing - Forme(s) de vie

Jusqu'au 6 fév., 12h-19h (ven., sam., dim.), 12h-20h (mer.), 12h-18h (jeu.), Le Bal, 6, impasse de la Défense, 18^e, (5-7 € Rés. conseillée les sam. et dim.).

■ Les écrans sont posés à même le sol, des images lentes et silencieuses y sont projetées. On ne saisit pas tout de suite qui sont ces étranges danseurs. À La Maison de Gardanne, un hôpital où il n'y a ni blouse blanche ni numéro sur les

portes, le chorégraphe Éric Minh Cuong a mis en scène des corps malades, empêchés par le handicap. Danseurs professionnels et patients se confondent dans des chorégraphies de corps-à-corps : à chacun de signifier sa façon d'être en vie. Une exposition forte, exigeante, que la magie de la danse parvient à sublimer.

Gaston Paris - La photographie en spectacle

Jusqu'au 18 avr., 11h-21h (sf mar.), Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 4^e, 01 44 78 12 33. Entrée libre.

■ Gaston Paris (prononcez « Parisse »), génial photographe de l'entre-deux-guerres, est inconnu. L'étude de ses planches-contacts et de ses négatifs, acquis par l'agence Roger-Viollet, a permis à l'historien Michel Frizot de révéler son talent. Il croquait le monde des arts et du spectacle à la manière d'un impressionniste et avec l'humour décalé d'un surréaliste. Il pratiquait le clair-obscur, la bascule du cadrage, des zooms sur des situations incongrues dans les milieux du cirque, du music-hall, dans les rues de Paris. Et traitait aussi de sujets plus sérieux, comme la prison de Fresnes, la vie dans un sous-marin... Le style qu'il a développé avec la passion d'un artiste s'est épanoui uniquement dans la presse illustrée des années 1930-1940, qu'il a fortement contribué à moderniser.

Hervé Guibert

Jusqu'au 5 fév., 14h-19h (sf lun., mar., dim.), Les Douches la galerie, 5, rue Legouvé, 10^e, 01 78 94 03 00. Entrée libre.

■ L'exposition consacrée à Hervé Guibert à l'occasion du 30^e anniversaire de sa mort (27 décembre 1991) montre un ensemble riche et varié d'autoportraits. L'écrivain-photographe y apparaît de plusieurs façons : image dans l'image, reflet dans un miroir, ombre chinoise, ou portrait en creux avec des vues de son bureau et de ses objets personnels. Autant de dévoilements de soi sous forme de micro-fictions qui s'étirent dans le temps. Un jour, il apprend sa maladie et cesse de se photographe. « Ce qu'on dénigre comme narcissisme, déclare Hervé Guibert

en 1988, n'est-il pas le moindre des intérêts qu'on doit se porter, pour accompagner son âme dans ses transformations ? »

Le monde de Steve McCurry

Jusqu'au 29 mai, 10h30-18h30 (sf mer.), 10h30-22h (mer.), Fondation Dina Vierny - musée Maillol, 61, rue de Grenelle, 7^e, 01 42 22 59 58. (7-15 €).

■ Steve McCurry affirme faire des photos pour dire la vérité sur ce qu'il voit. Le photographe de Magnum commença par aller sur les zones de conflit pour la presse internationale, avant de faire de longs reportages sur la vie des ethnies ou des communautés religieuses vivant dans des contrées reculées et oubliées. Dans ses clichés, tout est (trop) beau : les gens, la lumière sur les visages, les couleurs des vêtements en loques, les murs des modestes maisons, tout comme ce corps calciné photographié pendant la guerre du Golfe, ressemblant à une statue de pierre. « Une photo, dit-il, peut exprimer un humanisme universel ou simplement révéler une vérité délicate et poignante [...] » Et pour mieux voir « Le monde de Steve McCurry », le visiteur se retrouve plongé dans l'obscurité de la scénographie.

Voir article page 12

Nick Brandt - The day may break

Jusqu'au 12 mars, 11h-19h (sf lun., dim.), Polka galerie, 12, rue Saint-Gilles, cour de Venise, 3^e, 01 76 21 41 31. Entrée libre.

■ Pour cette nouvelle série, Nick Brandt est revenu au noir et blanc. On y découvre des images grises et comme estompées, dans lesquelles évoluent des bêtes et des humains qui ont en commun d'avoir été touchés par des catastrophes naturelles. Réunis par le photographe, Kuda, Fatuma, Richard, Najin et d'autres prennent la pose à côté de girafes, de rhinocéros, d'éléphants... Ensemble, ils sont noyés dans un brouillard dense, censé exprimer le chaos environnemental qui touche chaque espèce de la planète. « Le jour peut se lever sur une terre en ruine, dit Nick Brandt. Ou le jour peut se lever sur une nouvelle aube. C'est à l'humanité de choisir. C'est à nous de choisir. »